

Le droit au regard

Lucie Lequin

Effets autobiographiques au féminin

Volume 22, Number 1 (64), automne 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201287ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201287ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lequin, L. (1996). Le droit au regard. *Voix et Images*, 22(1), 157–159.

<https://doi.org/10.7202/201287ar>

Le droit au regard

Lucie Lequin, Université Concordia

*Un congé forcé*¹, roman de Normand Corbeil, entremêle fiction et réflexions philosophiques. Le héros, Pierre Lebel, s'interroge sur l'amour, la passion et l'image de soi, surtout son image extérieure en contraste avec l'Image de la jeunesse et de la beauté désirables, vendables et vendues qui domine la société actuelle.

Pierre, comme l'auteur, enseigne la philosophie au cégep du Vieux-Montréal. Il a 38 ans; il aime Constance et un vieil ami, Christophe; il est attaché à ses livres et à ses meubles. C'est aussi un amateur de hockey. Mais son univers plutôt sage et conformiste bascule dans l'incertain et la souffrance: Constance s'éloigne, de lui pour réfléchir et se retrouver, et à la suite d'un accident, Pierre est

défiguré. Pour ne pas être vu, pour ne pas attirer la compassion de ses collègues, il prend un *congé forcé* et, les premières semaines, se terre chez lui. À part son meilleur ami, Pierre a peu de contacts avec l'extérieur et n'en désire pas. Après quelque temps, il se met à parcourir les rues de Montréal et d'Outremont pour reprendre sa forme physique, dépenser son trop-plein d'énergie et réfléchir sur le monde, mais surtout pour réapprendre à vivre, en marge de la beauté et aussi des sens, en particulier de son odorat atrophié depuis l'accident.

Il écrit son journal et des lettres à Constance — qu'il n'envoie pas toujours — pour comprendre, décrire et se souvenir. La beauté y occupe une place importante, qui tient

parfois de l'obsession et de l'excès : la plupart du temps, il se compare aux autres qui sont tous beaux, car regardables. Toutefois, son rapport au regard participe de l'ambivalence. D'une part, il cache son accident ; Constance, par exemple, ne l'apprend que des mois plus tard ; il évite aussi ses partenaires de tennis ; il ne veut pas être vu. D'autre part, il se sent privé de la « suprême douceur, celle d'être regardé encore un peu plus longtemps » (p. 221). Les gens qu'il croise dans la rue ou dans les cafés ne portent pas les yeux sur lui ; ils regardent à côté, plus haut, mais ne fixent plus son visage. De même, parce qu'il se sent laid, il n'ose plus observer. Expression du désir de regarder et d'être regardé, le roman montre le tiraillement entre son besoin du regard d'autrui (ou vers autrui) et celui d'être « perdu de vue ». À la fin du journal, une note fictive de l'éditeur annonce la mort de Pierre Lebel ; s'est-il perdu en mer, ou s'agit-il d'un accident, d'un suicide ? Un mot de l'ami Christophe laisse entendre qu'il s'agit d'un accident, mais d'autres indices sèment le doute.

Congé forcé, écrit sur le ton de la confiance, relève davantage de la réflexion philosophique que du roman. La défiguration de Pierre, l'éloignement de Constance, l'amour devenu douloureux sont des prétextes pour cacher l'essentiel, c'est-à-dire pour parler de philosophie. Le narrateur doit d'ailleurs arriver au constat « [q]ue sous couvert d'aimer la beauté sensible, c'est en réalité la philosophie, la beauté de la philosophie qu'il aime » (p. 206). *Un congé forcé* fait écho à *Angéline de Montbrun* ; défiguration, éloignement d'un

amour, douleur narcissique, réflexion intime, voix intérieure. Certes, une centaine d'années sépare les deux œuvres, les deux cadres socio-culturels diffèrent grandement, le héros de *Congé forcé* est un homme, mais on retrouve dans les deux romans un même désir de rendre audible, sensible, la voix de la conscience dans ses rapports avec soi et le monde. *Un congé forcé* n'étonne pas ; même si notre civilisation accorde une valeur démesurée à l'apparence physique, le thème de la beauté, réelle ou perdue, a été souvent exploré. Enfin, le rapport entre philosophie et fiction fascine parfois, mais plus souvent agace : la liste des philosophes nommés ou cités est (trop) longue. C'est moins la présence de la philosophie qui dérange que la façon dont elle est intégrée au récit : on a l'impression d'un faufilage plutôt que d'un produit terminé.

*
**

Pour célébrer le dixième anniversaire de *L'instant même*, Gilles Pellerin vient de publier *Dix Ans de nouvelles. Une anthologie québécoise*² qui rassemble vingt-six auteurs aux voix les plus diverses. Ce livre souligne avec bonheur l'apport de *L'instant même* et de ses auteurs au monde de la nouvelle. Il constituera un bon outil pédagogique permettant d'introduire des éléments de narratologie : les notions d'espace, de temps, de réalisme, de fantastique, par exemple. Outre une brève notice biographique, chaque texte est accompagné d'une présentation didactique. Les lacunes de certaines anthologies sont faciles à déceler ; de même, les qualités d'une bonne

anthologie se remarquent rapidement. Ici, il est difficile de mettre en doute les choix de Pellerin, car il veut essentiellement réunir des auteurs qui publient à la même enseigne et d'emblée, il identifie ses lecteurs éventuels; professeurs, étudiants et amateurs de nouvelles. Pour ce public cible, l'anthologie est un excellent ouvrage; pour la lectrice ou le lecteur inattendu, le commentaire pédagogique dérange; il suffit toutefois de le sauter pour prendre plaisir à lire *Dix Ans de nouvelles*. Rêve, histoire de futon, parcours improbables, personnages de fin du monde, relents du terroir, fuite, dérèglement des montres, solitude, et j'en passe, se juxtaposent et maintiennent l'intérêt.

*
**

Pour terminer, je voudrais signaler que le très beau texte «Ceci est un lac» tiré de *L'Homme qui peignait Staline*³ (Les Herbes rouges, 1989) de France Théoret fait partie de *Parallèles. Anthologie de la nouvelle féminine de langue française*⁴, un livre qui rassemble avec bonheur des textes d'une vingtaine d'écrivaines de la francophonie. France Théoret y est la seule Québécoise.

1. Normand Corbeil, *Un congé forcé*, Montréal, l'Hexagone, 1996, 282 p.
2. Gilles Pellerin (dir.), *Dix Ans de nouvelles. Une anthologie québécoise*, Québec, L'instant même, 1996.
3. France Théoret, *L'Homme qui peignait Staline*, Montréal, Les Herbes rouges, 1989.
4. Madeleine Cottenet-Hage et Jean-Philippe Imbert (dir.), *Parallèles. Anthologie de la nouvelle féminine de langue française*, Québec, L'instant même, 1996.